

LA
JOURNÉE
DE
PRINTEMPS

TRADUIRE
L'IVRESSE

REMERCIEMENTS DE LAURENCE BREYSSE-CHANET

PRIX NELLY-SACHS 2010

Il est pour moi extrêmement émouvant d'être là, aujourd'hui, parmi vous, en cette « Journée de printemps » d'ATLAS, ce 11 juin qui nous place tous sous le signe de l'ivresse, au plus près de l'*ebrietas* antique, rapt et enthousiasme, promesse d'harmonie cosmique, possession dans la plus grande dépossession – l'état du traducteur, peut-être. La poésie est l'art de la mémoire et, assurément, mon émotion est d'autant plus forte que je viens de prendre connaissance des très belles et généreuses conditions dans lesquelles le Prix Nelly-Sachs a pu revivre cette année.

Lorsque j'ai appris, avec bonheur et gratitude envers tous les organisateurs et membres du jury, que la traduction en français du livre de Claudio Rodríguez *Don de la ebriedad* avait reçu le Prix Nelly-Sachs 2010, j'ai aussitôt pensé à Clara Miranda, la femme de Claudio, qui vit à Madrid, pour laquelle la présence de Claudio est toujours aussi vive, malgré sa disparition il y a douze ans, le 22 juillet 1999, à soixante-cinq ans. Il était né le 30 janvier 1934 à Zamora, dans la province de Castille-León. J'ai aussi pensé à tous nos amis du Seminario Permanente Claudio Rodríguez de Zamora, bien sûr, puisqu'en Espagne, l'héritage *claudio* est très fort, et que de nombreux jeunes poètes le revendiquent.

C'est la reconnaissance, en France – que je dois en amont au choix audacieux de Gérard Pfister, pour les Éditions Arfuyen –, d'une voix qu'à vrai dire il est difficile de situer dans la poésie espagnole, à la fois centrale et décentrée. Lorsque je lui ai envoyé *Don de l'ébriété*, Yves Bonnefoy m'a fait l'honneur d'une réponse, en juillet 2008, et ses mots disent ce qu'est la poésie de Claudio :

Vous m'avez [...] permis de découvrir un poète, dont la force est mystérieuse, un flux venant du plus intime de la parole : ce que je vois, non que je sache beaucoup d'espagnol, mais parce que ses mots sont d'emblée dans l'universel, et portés par un rythme augural que je puis entendre.

À Strasbourg, en mars 2006, où il a reçu le Prix européen de littérature 2005, Antonio Gamoneda¹, sans doute la voix espagnole la plus forte actuellement, s'est étonné de ce que Claudio ne soit pas plus connu en France, alors qu'il est à ses yeux, en Espagne, le poète le plus important de la seconde moitié du xx^e siècle. Il se trouve que j'étais en train de traduire *Don de la ebriedad*, un livre qui m'*accompagne* depuis presque vingt ans, dont j'avais déjà en 1992 publié quelques traductions dans notre revue *Polyphonies*, toujours encouragée par Jean-Yves Masson. La chronique de mon itinéraire vers le *cantique de juin* serait longue. Antonio Gamoneda a accepté d'attacher son nom à ce livre, en nous donnant un préambule où se révèle un double art poétique :

[L]a poésie est la vie elle-même. La poésie de Claudio (et celle de tous les vrais poètes, qui ne sont pas si nombreux) équivaut, de façon virtuelle mais avec une intensité réelle, à un être vivant².

Don de l'ébriété est le lieu de bien des croisements qui obéissent aux lois mystérieuses du « simpathos », pour reprendre un terme cher au grand poète cubain José Lezama Lima. Mon émotion aujourd'hui est accrue du fait qu'en novembre, j'étais à La Havane pour l'hommage qui lui a été rendu à l'occasion du centenaire de sa naissance, et n'ai donc pu me rendre en Arles.

Les voix se croisent dans nos vrais « Biens égaux », ceux qui se révèlent dans « l'angle fusant d'une Rencontre » (j'aime ces mots de René Char), la plus forte sans doute, quand la voix se pose sur l'autre voix – la rencontre que seule fonde la poésie. Sa traduction est à mes yeux de même nature, s'y dessine une *communauté* profonde. Celle qui donne sens dans la beauté d'un ordre *malgré tout*, où se fonde une vérité par l'écoute, une *action* assurément. J'exprime donc ma gratitude dans la nécessité lumineuse de juin, celle que Claudio avait déjà écrite, « Gouttière des mois, / ancienne et nouvelle / ignorance de

1 Ce prix a été attribué à Antonio Gamoneda pour toute son œuvre, et en particulier pour *Clarté sans repos*, traduit par Jacques Ancet aux Éditions Arfuyen, 2006 (titre original : *Arden las pérdidas*, Barcelone, Tusquets, 2003). Que *Don de l'ébriété* ait été publié par les Éditions Arfuyen avec une présentation inédite par Antonio Gamoneda répond à une profonde logique intérieure, qui unit les deux voix espagnoles dans un réseau où les poétologies se répondent.

2 Antonio Gamoneda, « Claudio », Claudio Rodríguez, *Don de l'ébriété*, présentation et traduction de Laurence Breyse-Chanet, Paris-Orbey, Éditions Arfuyen, 2008, p. 7-29.

la métamorphose / qui va de juin à juin ». Nous nous souvenons tous : « Nuit de juin ! Dix-sept ans ! – On se laisse griser ! » Cette journée réactive la force de celui qui, toute une vie durant, a agi par son *chant*, pour lutter contre les après-midi toujours si lourds de drames qui peuplent la tradition espagnole. Tout au long de sa vie, Claudio a écrit une poésie de *conjuración*, a inventé des *alliances* contre les *condamnations* qu'impose la vie, destin collectif et personnel tout aussi bien. Ce prix permet de célébrer l'énergie lumineuse qui par sa *force* – « quelque chose de plus que nos désirs naturels » selon les mots d'Yves Bonnefoy – a traversé notre langue pour venir s'y révéler en s'y réécrivant, pour nous *réveiller* à nous-mêmes. Dans l'esthétique se cache une éthique. Depuis bien des drames, cette voix du *don de l'ébriété* est une voix qui *résiste*, qui en se *donnant*, *éduque* l'oreille de l'autre. Elle a été celle d'un poète de dix-sept ans, un poète marcheur comme Rimbaud, habité par un rythme, et qui entendait, dans les années 1950, dans l'Espagne noire du franquisme, une « nuit peuplée de champs / d'une aurore furtive, intense et non / en germe, blancs oiseaux, pleine lumière ».

C'est assurément la lumière qu'il convient d'associer à celui que ses lecteurs n'appellent que Claudio. Elle émanait de sa personne, et jaillissait du même élan de sa voix poétique, en était le principe, dans son énigme, dans sa précarité aussi, la sœur très proche du doute :

Et je le comprends, les ombres ainsi
offrent leur lumière, l'offrent tant et tant
que le matin jaillit sans commencer
ni finir, éternel dès le couchant.

Ce prix dit pour moi la possibilité de l'écoute profonde de cette lumière, un croisement de géométries vers une nouvelle géographie, aimantée par la recherche d'un « souffle de l'Ouvert », selon les mots de Rilke. Un don imprévisible, où se cristallise un écho de l'attente antérieure au don du poème, quand va passer l'énergie d'une force vive car toujours menacée. C'est bien là que se situe l'écoute, du côté de cette *lumière entendue*, pour que « l'ombre d'un chant » prenne corps : un chant de l'ébriété – ce « rêve d'existence incarnée », qui est aussi, Yves Bonnefoy nous le rappelle toujours, le « projet de la poésie ». La *parole* est une *action*. Telle a été la nature de la réponse que j'ai voulu offrir depuis la langue française, dans la « fidélité la plus crucifiée », selon la belle expression que j'emprunte

à Jean Bastaire. Elle dit la tâche du traducteur, et j'aimerais encore convoquer ici ces mots du *Vivre dans le feu* de Marina Tsvetaeva³ : « Prendre des vers dans une autre langue et les vivre, les ressentir dans la sienne, – ce n'est pas moins qu'écrire quelque chose à soi. C'est une sorte de mariage secret, si – réellement – on aime. »

³ Marina Tsvetaeva, *Vivre dans le feu*. Confessions, Paris, Robert Laffont, 2005, p. 124.
